

D'un mouvement l'autre

Le *Parcours sensible* proposé autour de Pont-en-Royans et à La Halle nous invite au mouvement de deux manières différentes : d'une part *dans* chaque œuvre, avec les mouvements particuliers et singuliers qui s'y déploient, et d'autre part en nous *déplaçant* d'une œuvre à l'autre, d'un lieu à l'autre. Mais est-ce vraiment étonnant, alors que l'eau (et son écoulement) en est le point de départ, la référence ?

Le mouvement est mis en œuvre et travaille les œuvres de façons multiples : les mouvements opposés, contrariés et mis en tension suggérés par l'échelle suspendue de Paca Sanchez qui appelle une *ascension* devant cette *chute* d'eau ; celui entre-deux des boules (formes rappelant la perfection de la sphère mais surtout constituées de matière organique) de Sylvie Maurice en *suspens* sur la pente, mouvement toujours en devenir immédiat possible, une sorte de toujours-déjà-encore là ; celui momentanément retardé -et retenu- des petits carrés de bois peints de Sandrine Chassey qui, jetés tels des bouteilles à la mer, vont continuer au fil de l'eau mais *plus tard* ; mouvement et déplacements du spectateur-*promeneur* sollicité par Claude Piot qui va à la rencontre d'hypothétiques indices mais de vrais lieux qu'il réinvestit (ou comment faire du vrai avec du faux ou de l'erroné, de l'actuel avec du possible, une perception vraie avec de faux indices) ; mouvement lancinant, continu des sons et des images évoquant et redoublant le *flux* incessant et toujours renouvelé de l'eau dans les interventions de Marc-Antoine Granier et Mélanie François.

Mais le mouvement est aussi dans le déplacement concret, physique, d'œuvres en œuvres du visiteur devenu promeneur. Nous sommes alors amenés à faire des expériences sensorielles sollicitant l'écoute, le regard, le corps dans son entier mais qui peuvent aussi faire appel à la mémoire du lieu, à son imaginaire. Ces expériences empruntent des moyens très divers, allant de l'intervention la plus ténue et la plus minimale sur la matière -assembler des fleurs séchées- au travail très élaboré sur des sons considérés comme un matériau malléable et ductile, en passant par une intervention directe du spectateur.

Le parcours que chacun se construit selon un itinéraire vagabond et aléatoire, sans ordre prescrit, tout juste recommandé, est ainsi constitué de points d'intensités, dans un système ouvert, où chacun élabore son propre montage selon l'ordre de ses découvertes, où chaque point de vue nouveau propose un écho au précédent et ouvre une piste (possible mais non nécessaire) pour le suivant. Et ce dialogue peut s'engager entre les œuvres peut être parce que toutes sont autant liées au contexte de leur réalisation (une résidence) qu'à celui de leur mise en regard.

Ainsi, au-delà des distinctions habituelles (et souvent paresseuses) entre nature et technique, entre espace naturel et espace du musée, ce parcours nous rappelle que notre environnement le plus immédiat peut être source de poésie comme de réflexions. Et plus précisément ici, de réflexions croisées entre ce qui serait a priori naturel (mais qui nécessite une médiation par la culture) et ce qui serait banalement technique, indiquant en quoi notre rapport au monde est aussi un jeu d'échanges et de palimpsestes.

Nicolas Feodoroff